Individu et platitude

Jean-Michel Besnier
Université Paris-Sorbonne

L'individualisme n'est pas forcément une vertu, loin s'en faut. Les sociétés démocratiques révèlent de plus en plus sa vraie nature, que Tocqueville avait décrite déjà dans la première moitié du XIXè siècle : l'indice d'une fragilité, d'un repli sur soi et sur l'entourage immédiat qui rend vulnérable et méfiant à l'égard du monde extérieur. Est-ce à dire que l'individualiste témoigne d'une vie intérieure qui, en le coupant des autres, le mettrait à l'abri de l'abstraction et de l'instrumentalisation auxquelles le réduisent les contraintes de la vie moderne ? Hélas non : le repli sur soi de l'individu le condamne plutôt à s'éprouver comme le spécimen interchangeable d'une humanité aux contours indéterminés. Loin de le nourrir de lui-même, l'appauvrissement des relations sociales qui l'affecte a bien plutôt sa contrepartie dans une perte de substance, prouvant par là combien l'humain a besoin de l'ouverture sur les autres pour développer sa subjectivité. Ainsi, rares sont les journaux intimes qui échappent au ressassement, lorsqu'ils ne trouvent pas à relater l'intensité des événements et des situations sociales vécus par leur rédacteur. La pratique de certains blogueurs compulsifs en témoigne, qui croit révéler la profondeur d'un être irremplaçable quand elle trahit en réalité la soif d'une expression sans destinataires, seulement entêtée d'elle-même, autrement dit : une vaine solitude. « Aimez-moi », réclame à tous vents l'internaute naturellement porté à l'égocentrisme, « indiquez que vous m'avez lu, peu importe comment, un simple clic suffira »…

Tocqueville expliquait que l'individualisme propre aux hommes vivant en démocratie, parce qu'il dissoudrait les espaces de socialité intermédiaires qui avaient cours dans l'Ancien Régime, allait faire surgir le face à face du citoyen fragilisé avec un Etat perçu comme tout-puissant : plus l'individu est fragile, plus il perçoit en effet la société de ses semblables comme oppressante et réclame la protection de l'Etat. Jusqu'à s'exposer à laisser

s'installer un Etat policier, sinon totalitaire ! De nos jours, c'est moins l'Etat que la représentation abstraite d'une mondialisation omniprésente à laquelle l'individu se sent confronté, même quand il affiche des idéaux libertaires. C'est elle qui polarise ses angoisses et justifie l'aveu du sentiment d'impuissance caractéristique de l'individualisme tel que la démocratie le transforme progressivement en dangereuse infirmité.

Les technologies de communication ont beau offrir les instruments qui permettraient l'association des citoyens et la formation de contrepouvoirs, elles ne font apparaître que des grégarités fébriles : celles de consommateurs inquiets et soucieux de n'être point « trompés sur la marchandise » ou bien celles d'adeptes de réseaux sociaux en proie au désir de revendiquer leur force et leur réputation, en tenant le compte de leurs « amis » réels autant que virtuels… Il se trouvera bien des avocats pour plaider la vertu de ces associations et réseaux, pour souligner le désenclavement des individus qu'ils permettent, pour soutenir l'amélioration de la qualité des produits de consommation et la nature des exigences civiques auxquelles ils contraignent les fournisseurs de service ou les politiques. Mais, serait-on sourds à la plaidoirie qu'on avouerait situer l'humanité ailleurs que dans les droits-créance d'internautes désincarnés ?

De fait, il est devenu difficile de ne pas partager l'euphorie suscitée par la mise en communication électronique aisée de tous avec tous et par le pouvoir qui semble en résulter pour chacun. Revendiquer le retour à une conception du sujet humain fondée sur la singularité d'un point de vue et d'une histoire, sur l'implication dans un contexte vécu comme irréductible et exigeant un effort de compréhension de la part des autres, voilà qui ne convainc plus guère. Les outils de communication dont nous disposons disposent à recevoir comme seule admissible une représentation de soi comme simple émetteur-récepteur d'informations, dont le sens importe moins que la démultiplication tous azimuts. Qui se plaindrait des progrès de la « zombification » qui en résulte pourrait, dans le même ordre d'idées, reprocher aux économistes de n'envisager jamais les hommes que comme autant d'agents réputés rationnels, seulement soucieux de maximiser leurs profits et de minimiser leurs pertes – des êtres élémentaires, donc, qu'un système social bien conçu devrait réconcilier pour ainsi dire mécaniquement,

à l’instar des ruches qui servent si souvent de modèle de référence au libéralisme contemporain.

Condamnées à l’abstraction de relations seulement virtuelles, les associations ou communautés rendues possibles grâce à Internet sont évidemment éphémères, comme celles que produisaient les Américains auprès desquels Tocqueville cherchait à diagnostiquer les comportements favorisés par la démocratie. Ephémères, c’est-à-dire sans contrainte de durée, sans obligation ni responsabilité – respectueuses, donc, de l’indépendance que chacun voudrait se reconnaître dans nos sociétés, du choix que l’on fait d’être plutôt réduits à l’état d’électrons libres qu’emprisonnés dans des institutions pérennes, d’être « atomisés » et enivrés de virtuel, plutôt que structurés et figés dans l’espace et le temps. Ces associations acceptées comme éphémères conviennent à toute société qui se met sous le signe de la fluidité (des échanges, des relations, des communications…), pour mieux proscrire les rituels pesants des communautés closes issues d’un monde révolu. Tant pis si l’angoisse est souvent au rendez-vous : elle est de toutes façons solidaire de la liberté, comme le savent les philosophes depuis Kierkegaard ou Sartre.

A tout le moins reste-t-il à espérer qu’Internet nous rende indolore cette contingence ou fuite en avant vécue désormais comme inéluctable, qu’il réalise pour nous les bénéfices qu’en obtiennent, a-t-on dit, les autistes légers, victimes du syndrome d’Asperger et appréciant d’être réglés par les tâches méticuleuses et répétitives facilitées par les ordinateurs. Gardons-nous toutefois d’idéaliser ces autistes et d’imaginer qu’ils pourraient incarner le modèle de l’espèce humaine à venir, une espèce docile aux simplifications binaires de l’informatique et stabilisée grâce aux exigences fonctionnelles de techniques qui rendent l’environnement sans surprise ? C’est une idéalisation à laquelle porterait facilement Susan Conza, elle-même autiste légère et directrice d’une petite entreprise, Asperger Informatik, que le journal suisse *l’Hebdo* présenta à ses lecteurs comme exemplaire : « Chaque employé sait ce qu’il devra faire pendant la journée, chaque armoire est clairement étiquetée et les bureaux n’ont pas de téléphone. Sur la porte, un panneau : *Prière de ne pas déranger ! Utilisez l’e-mail SVP.* C’est le prix à payer pour

travailler avec des personnes méticuleuses, mais souvent fragiles »[1]. Des personnes, souligne S. Conza, qui sont des modèles de simplicité : « Nous comprenons mal le langage corporel, les sous-entendus et les métaphores. L'ambigüité nous déstabilise : tout doit être clair : vrai ou faux. L'émergence d'Internet nous aide beaucoup, nous sommes bien plus à l'aise pour communiquer par e-mail que par téléphone ».

Composées de ces autistes qui sont si bien adaptés au monde numérique, les relations humaines seraient vraisemblablement pacifiées, dépourvues des vices auxquels ont encore affaire ceux qui répugnent aux échanges directs, francs et univoques. Que la perspective de cet environnement humain, ainsi rendu transparent grâce à la neutralisation de ses membres, n'effraie pas plus que cela, et qu'elle conduise même à suggérer sinon comme positives du moins comme opportunes les pathologies mentales jadis (injustement) classées au registre de « la simplicité d'esprit », des pathologies qui trouvent un remède dans les actuelles technologies de la communication ne travaillant qu'avec des 0 et des 1 - voilà qui porte à réfléchir.

L'individualisme est « atomisant », et l'on s'y résout d'autant mieux qu'il dicte des attitudes en harmonie avec un environnement technique perçu comme efficace et de toutes façons inévitable. L'époque où l'on cherchait encore à valoriser la notion de personne, comme une objection dirigée à la fois contre cet individualisme et contre le collectivisme, paraît aujourd'hui bien lointaine. Ceux qui ont revendiqué dans les années 1930, à la suite d'Emmanuel Mounier et contre à la fois l'américanisme et le communisme soviétique, une philosophie baptisée « personnalisme », avaient justement en tête d'échapper à la technicisation du monde moderne et de préserver l'espace communautaire où les hommes entendent prendre le risque de la parole non préméditée ni programmée. Le contraire, donc, d'une société qui s'accoutume à rêver la transparence des relations humaines, notamment grâce à la prolifération de machines issues du génie informatique.

[1] Voir l'article de Daniel Saraga dans l'*Hebdo* de Lausanne, reproduit dans *Le Courrier International* n°1027, du 8 au 14 juillet 2010, avec cette accroche : « Assidues et précises, les personnes atteintes du syndrome d'Asperger sont particulièrement bien adaptées au monde digital ».

Envisagée depuis une position reflétant les valeurs proches de ce personnalisme, la métaphore qui sert souvent à désigner l'organisation du monde que nous voyons s'imposer, ne manque pas de surprendre, voire de choquer : selon cette métaphore, le réseau des relations établies par la connexion de nos ordinateurs conspirerait à la réalisation d'un cerveau planétaire. Le rapprochement admet plusieurs versions, qui apparentent toutes le cyberespace à l'ensemble constitué par les neurones d'un cerveau organisés en circuits synaptiques toujours mobiles. Chacun de nos ordinateurs, actuellement ou potentiellement connectés à tous les autres, fonctionnerait donc comme un neurone en situation de laisser passer ou de barrer l'influx nerveux, au sein de ce cerveau. Dans les deux cas, le résultat consiste naturellement dans la production d'une activité qu'on qualifiera en termes d'intelligence collective, quand il s'agira du cerveau planétaire, et de performance cognitive, lorsqu'elle concernera le cerveau biologique. Il va sans dire que la comparaison est séduisante aux yeux de quiconque se laisse fasciner par la vision d'un ordre des réalités obéissant à une rationalité englobante, repérable à chacun de ses degrés : le macrocosme reflète le microcosme, la phylogenèse traduit l'ontogenèse qui justifie la sociogenèse, le fonctionnement de l'organisme individuel livre la clé pour comprendre la dynamique des groupes sociaux puis celle du superorganisme qu'est l'univers, la microbiologie explique la logique du vivant, des groupes sociaux et aussi le devenir des civilisations… L'enthousiasme accompagne souvent l'identification des homologies permise par cette vision de réalités emboitées, dont la complexité est toujours réductible à quelques lois simples que nous comprenons de mieux en mieux.

Il n'empêche : quel effet cela fait-il à l'homme (ou la femme) que nous sommes d'être apparenté à un simple neurone ? On a beau consentir à l' « atomisation » caractéristique de l'individualisme contemporain et qu'accroît l'usage de nos machines à communiquer, le fait d'être désigné comme l'équivalent de l'élément transitoire d'une organisation synaptique, elle-même tout à fait instable puisque le cerveau est en constante mobilité - ce fait n'a apparemment pas de quoi nous réjouir. Davantage : il peut sembler proprement humiliant et attentatoire aux valeurs les plus nécessaires à l'humanité. Car, comment notre condition, référée à celle d'une simple cellule

nerveuse, ne nous révèlerait-elle pas à nous mêmes comme des « presque rien ». A l'échelle du macro-organisme planétaire, nous ne saurions réclamer l'importance à laquelle l'éducation humaniste nous encourage, en nous voulant autonomes et responsables.

Ce n'est pas parce qu'il anticipait la réduction de l'homme à l'état d'un neurone toujours remplaçable, dont la disparition n'affecte pas vraiment le fonctionnement du cerveau, mais c'est parce qu'il avait enduré la mécanique totalitaire, qu'Emmanuel Lévinas affirmait : « Quand on commence à dire que quelqu'un peut se substituer à moi, commence l'immoralité »[2]. Telle est pourtant la situation censée résulter de l'environnement qui accorde tout aux relations interindividuelles assurées par les technologies de communication : l'homme y est perçu comme un être toujours remplaçable, ne valant que pour le passage qu'il permet le temps d'une impulsion informationnelle. Etre toujours remplaçable : c'est par cette propriété que Peter Kemp décrit aussi l'image de l'homme qui se déduit des sciences et des techniques contemporaines. Les machines imposant leur mode d'emploi, il a cessé d'être « qualifié » ; les théories scientifiques révélant les déterminismes dont il est le produit, il ne lui est plus permis d'afficher un libre-arbitre singulier. L'annonce en est désormais faite : l'homme est en passe de devenir superflu et le pire est qu'il s'en accommode, s'exposant sans doute, en ce sens, à l'immoralité dont parle Lévinas.

Nul ne saurait plus se croire nécessaire en ce monde. L'humilité requise pour y consentir fait évidemment partie des vertus qui définissent les morales les plus communes. Il n'a pas fallu attendre le millénaire qui commence pour la découvrir indispensable. Peut-être, toutefois, est-il étonnant qu'elle soit réclamée dans un contexte où l'orgueil prométhéen était censé s'être étalé. Après tout, le monde issu de la science et de la technique moderne devait nous débarrasser des faiblesses qui pouvaient justifier la résignation des humbles. En ce sens, le progrès encourageait à une certaine immoralité : nous allions nous débarrasser des autorités anciennes, qui réclamaient notre obéissance. Les Dieux, la Nature, les Traditions ne parviendraient plus à nous imposer leurs normes ou leur ascendant.

[2] E. Lévinas, *Autrement qu'être* p.162

L'autonomie des hommes relevait d'un programme subversif qui devait dicter son sens au monde lui-même. « Ecoutez donc, vous qui êtes créateurs », martelait Zarathoustra, le prophète du Surhomme inventé par Nietzsche. Et pourtant, aujourd'hui, on découvre qu'à moins de céder au désespoir et au cynisme, il conviendrait de se soumettre aux réalités supérieures dont nous sommes le dérisoire ingrédient. C'est par là seulement que l'on conserverait une once de moralité : non plus la morale du conquérant parti à l'assaut du ciel pour accorder aux hommes leur part de grandeur, mais celle qui nous remet à notre place dans le cosmos, ou plutôt au sein du macro-organisme que nos obscures activités de fourmis ont fini par révéler.

Après les illusions propres aux morales héroïques, l'heure serait donc au retour des morales sacrificielles dont l'humilité est justement la vertu cardinale. Ce retour est mérité, diront ceux que la démesure des modernes a toujours alarmée : écoutez les écologistes radicaux réclamer aux créatures que nous sommes le respect de Gaïa et le renoncement à leur arrogance. Ce retour est souhaitable, proclameront aussi ceux qui entendent accueillir la formation du cerveau planétaire comme l'accomplissement d'un destin quasi mystique : voyez « les technoprophètes » inviter déjà leurs contemporains à s'abandonner au virtuel qui les arrachera aux pesanteurs de la matière et contribuera ainsi à quelque Rédemption. Ce retour, enfin, conforte ceux qui admettent comme une fatalité la supériorité acquise sur nous par les machines et qui aperçoivent en elles les signes annonciateurs d'une relève de l'espèce humaine : considérez les adeptes d'un transhumanisme qui n'hésitent pas à solliciter des technologies qu'elles nous débarrassent de ce qu'il demeure d'humain en nous : la naissance issue de la rencontre hasardeuse de gamètes, la souffrance de vivre, le vieillissement et la mort dont la philosophie, les arts et la religion offrent la transfiguration. L'arrogance des promesses technologiques s'accommode ici d'une désaffection des hommes à l'égard de l'humanité elle-même – une désaffection qui les pousse donc à vouloir échapper à leurs faiblesses natives et à se faire « tout petits » pour mieux quémander le génie des « machines à faire les dieux » susceptibles de les propulser dans le posthumain.

Justifiant le renoncement à soi, l'humilité intervient désormais dans un contexte où les hommes se découvrent de toute façon débordés par leurs

ambitions prométhéennes et dépossédés de l'initiative qu'ils pensaient détenir depuis les temps révolutionnaires. A cet égard, l'irresponsabilité accompagnant la représentation d'un monde dans lequel l'homme a perdu les commandes, si elle s'accommode du sentiment d'humilité auquel on nous encourage, se révèle finalement réfractaire à la moralité.

Le verdict de Lévinas a toutes les raisons de s'appliquer : si rien de ce que j'accomplis dans le monde n'a davantage d'importance que l'agitation désordonnée de la fourmi au sein de la fourmilière, si je ne suis un individu qu'au titre d'un pur spécimen de mon espèce, de quoi devrais-je donc me sentir responsable ? Ce monde n'a pas besoin de moi plus que d'un autre. Certes, il doit de fonctionner à la présence des uns et des autres, comme tout organisme requiert l'usinage de ses cellules, mais nullement à la singularité que je suis pour moi-même - et en fait, pour combien de temps encore ? Aujourd'hui, je puis au mieux en jouir comme un parasite et demain, me convaincre de rejoindre tous les sages qui ont toujours su combien l'individu était illusoire. La force des sagesses traditionnelles – qu'elles soient occidentales, comme le stoïcisme, ou orientales, comme le bouddhisme – traduit peut-être aujourd'hui l'obsession, éprouvée au sein des sociétés technologisées, de justifier le sentiment d'être dépassé et de sublimer la déprise à laquelle on se croit obligé, en s'en remettant à quelque représentation d'un Tout englobant. Quand le cyberespace, le macro-organisme planétaire, Gaïa, le Cybionte… invitent l'individu à inscrire son insignifiance dans leur fonctionnement, les sagesses d'antan retrouvent leur crédibilité et attraction. En dépouillant les hommes de leur sentiment de suffisance, les religions et les morales les ont préparés à accueillir un monde qui leur signifie leur congé, en les réduisant à l'élémentaire.

On dit de ce monde qu'il est plat[3], non pas forcément pour nous effrayer mais pour décrire cette accessibilité de tous à tout qui caractérise notre présent. Qualificatif adapté à la mondialisation dont l'individu, a-t-on suggéré, fait son vis-à-vis et aussi, le prétexte à son irresponsabilité, l'alibi de son insuffisance. La platitude exprime d'abord l'homogénéité d'où chacun tient sa ressemblance avec chacun, et par suite son caractère

[3] Cf. Thomas Friedmann, *La Terre est plate…*

interchangeable : des objets de consommation identiques, qui prescrivent les mêmes comportements et introduisent des préoccupations communes. L'aliment du cerveau planétaire tend au régime unique, dont Coca-Cola, Sony ou Nike sont les marques. C'est sous cet angle qu'on avait déjà décrit, à la fin du vingtième siècle, l'avènement de la fin de l'Histoire. Francis Fukuyama, son chantre d'alors, associait la victoire mondiale des valeurs libérales, consacrée par la chute du Mur de Berlin, avec l'extension des produits de consommation occidentaux. Le Marché était le véritable agent de la pacification universelle, dans ce scénario idéologique somme toute optimiste.

La platitude décrite par Thomas Friedmann est aujourd'hui moins emphatique et plus descriptive. L'individu y est naturellement sans épaisseur, réduit à la dimension minimale : un petit être qui travaille pour consommer, qui est soumis au stress d'entreprises misant sur la compétition pour assurer leur croissance, qui a perdu de vue les frontières garantissant jadis son sentiment d'identité sinon sa fierté culturelle. Friedmann commence sa description par l'évocation des centres d'appel téléphonique qui lui semblent l'emblème de la platitude advenue au monde : ubiquité, interchangeabilité, délocalisation, neutralisation culturelle… L'essentiel des symptômes du temps présent s'y retrouve. Les technologies ont aboli les distances physiques et mentales. A l'échelle de l'univers, elles autorisent chacun à être fournisseur ou demandeur de services, d'informations et de produits de consommation, et à entretenir ainsi le réseau des échanges qui revêt la planète de cette « troisième peau », dont parle Joël de Rosnay, une peau qui vient se superposer à celle entourant l'organisme vivant et à celle lui assurant la protection de vêtements, d'habitats ou de villes – une peau constituée des objets communicants que nous multiplions et qui sont comme autant d'extensions de nos corps individuels[4].

Ce monde plat serait à portée de nos esprits, s'il donnait seulement prise, mais il est insidieux et ne se manifeste au commun des mortels qu'à travers le sentiment un peu nauséeux du « partout pareil » ou bien à travers l'impression d'être toujours à découvert, comme dans les déserts. L'accessibilité illimitée, dont les internautes se félicitent, a en effet pour revers

[4] Cf. Joël de Rosnay, en collaboration avec Fabrice Papillon, *Et l'homme créa la vie. La folle aventure des architectes et des bricoleurs du vivant*, Editions LLL 2010, p.197-200.

l'exposition de soi permanente. « Le désert croît », disait Nietzsche pour décrire l'irrésistible montée du nihilisme, c'est-à-dire de la négation des valeurs et de la progression du « dernier homme ». La platitude exprime avec force cette montée, en supprimant les contrastes et les nuances que connote précisément le terme de « valeur » emprunté par les philosophes aux peintres, et non pas aux financiers. Le monde plat offre l'espace où « tout se vaut », mais où cependant, la Bourse décide seule de ce qui mérite de vivre ou de mourir. « La Bourse, écrit J. de Rosnay, n'est autre qu'un signe directement perceptible de la vie du macro-organisme planétaire » (p.232). Et l'on sait combien son humeur décide de la santé du monde dont nous pensions être partie prenante mais dont les spasmes incontrôlables nous effraient de plus en plus.

La voilà bien identifiée la brutalité de ce monde aplati par les technologies censées rassembler la diversité de nos histoires, de nos croyances et de nos aspirations. Que cette platitude unificatrice soit encore de l'ordre du fantasme, puisque demeurent tant d'intégrismes religieux, de conflits armés et d'incompréhensions nationalistes, peu importe, en vérité. L'essentiel est que sa représentation se soit déjà imposée comme l'évidence devant justifier des évolutions qui nous réduisent à rien. Derrière l'annonce du monde plat, c'est le consentement à endurer les effets d'une force sans visage, sans intensité même, qui s'exprime – une force qui détermine la soumission des individus à l'agitation d'un mouvement brownien qu'on ne saurait plus idéaliser, comme on fut tenté de le faire dans les années 1980, à propos du culte de l'éphémère généré par les nouvelles technologies[5]. L'époque impose « l'homme sans qualités » décrit par Robert Musil comme son archétype, un être soumis au mieux à l'évaluation statistique dont nos sociétés toujours plus obnubilées de croissance ont besoin.

Ironie de l'individualisme : on s'imaginait qu'il consacrait la victoire de la liberté, qu'il triomphait du communisme coupable de tuer l'énergie ainsi que le sens de la prospective. Or, le voilà aujourd'hui lié à un monde en passe de se priver des hommes, au profit des mécanismes auxquels ceux-ci s'en remettent de plus en plus comme à leur ultime raison d'être.

---

[5] On se souvient, en effet, comment *L'ère du vide* de Gilles Lipovetsky fut accueilli par une génération qui salua dans l'avènement de la carte bleue et les promesses du virtuel l'authentique libération rêvée en 1968.